

André Guigot

Pour en finir avec l'irresponsabilité



DESCLÉE DE BROUWER

Pour en finir avec l'irresponsabilité

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2016, **Groupe Artège**
Éditions Desclée de Brouwer
10 rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-07766-6
ISBN pdf : 978-2-220-08279-0

André Guigot

**Pour en finir
avec l'irresponsabilité**

DESCLÉE DE BROUWER

Introduction

L'esprit de la responsabilité

Il en va de la « responsabilité » comme de la « liberté » ou du « bonheur ». Derrière l'inflation médiatisée du mot « responsable », que l'on cuisine à toutes les sauces, pourvu qu'elles soient « modernes », se cache mal une angoisse d'échec. Le raz-de-marée éditorial des livres qui proposent des recettes du bonheur compense les errements d'une société vouée au culte mortifère de la performance, de la consommation sexuelle et économique, de la possession matérielle comme autant de signes de réussite dans la vie. Sous les totalitarismes staliniens, bien des philosophes s'acharnaient à revendiquer d'autant plus la « liberté », la « démocratie », que les peuples soumis aux idéologies censées les réaliser en étaient carrément privés. Avec la « responsabilité », notre lâcheté collective a trouvé de quoi se rassurer et compenser par un verbiage démagogique l'amertume inévitable de ses défaites et de ses abandons. En ôtant à l'éthique toutes les exigences par lesquelles l'animal humain s'élève au-delà de sa condition en visant un idéal qui le transcende, on vide le mot « éthique » de sa noble dureté, de son intransigeance bienfaitrice, au profit d'une vague et molle régulation des conduites et des commentaires : une police des conduites

et du langage s'acharnant sur ceux qui sont les moins coupables et les plus responsables. La « bio-éthique » et « l'éthique médicale » deviennent les espaces de discussion démocratique où l'eugénisme et l'euthanasie s'imposent comme des droits de l'homme et de la femme enfin indifférenciés, enfin confondus, devenus des individus hyper-modernes, corps sans âme égoïstes et boursoufflés d'orgueil. Vive le progrès. « L'éthique de la discussion » (héritage de Habermas) a abandonné la vérité jugée inaccessible, « l'éthique des affaires » est un *ersatz de morale* qui permet de supporter l'attente entre deux scandales financiers. On a bien tenté de marier l'écologie et l'éthique : le nouveau-né de cette union forcément très libre et super-moderne se nomme « éco-responsabilité », un autre supplément d'âme pour bobos libertaires devenus parents par hasard et tentant de convertir à moindre coût leur descendance aux bienfaits conjugués du cannabis enfin banalisé (on n'arrête pas le progrès, pourquoi donc arrêter les trafiquants ?), du tofu et des graines, du café « équitable » et du *feng shui*. L'éthique à la mode est forcément minimaliste, irresponsabilisante et parfaitement soluble dans une société asservie au matérialisme et au capitalisme mondialisé. À l'origine, la *citoyenneté* était un concept *politique* au sens fort et noble du terme. La vie de la cité renvoie à sa naissance grecque puis à ses fondements républicains et révolutionnaires. L'impuissance des gouvernements face à la crise économique, l'abandon de la souveraineté nationale et le mépris ultra-branché du peuple ont sécrété la méfiance, l'indifférence puis le dégoût pour une classe dirigeante occupée à se reproduire : le mot « citoyen » a peu à peu perdu son sens et sa force politiques pour devenir un adjectif inoffensif, qualifiant la politesse

et autres préoccupations minimales de la vie en commun rebaptisée sottement «vivre-ensemble». La vraie responsabilité a disparu au profit d'une culture de l'excuse. La citoyenneté impliquait un sens de la responsabilité politique avec, pourquoi pas, des oppositions franches et nobles entre des idéaux conservateurs et révolutionnaires, entre des aspirations authentiquement conservatrices et réformistes. L'autonomie (héritage de Rousseau et de Kant) renvoyait à une responsabilité morale exigeante, propre à des hommes et des femmes assumant d'être des adultes, et non des adolescents attardés «conso-citoyens», ou «conso-responsables»... La société n'a pas perdu confiance en elle par hasard, car si la tristesse peut être une posture, la mélancolie une esthétique, le désespoir, lui, n'est jamais un choix. Il a fallu des années de matraquage idéologique pour imposer la disjonction sordide résumant le dilemme contemporain : la barbarie ou la décadence. Caricaturé, le choix imposé devient : la burqa ou le string. Avec, en arrière-plan, une lente entreprise de culpabilisation des valeurs spirituelles. À qui profite une telle cécité au transcendantal ?

Qui a intérêt à brouiller les cartes au point de perdre tout le monde ? En opérant le mélange indigeste entre la morale et la politique, on a affaibli la morale *et* la politique. La gauche a abandonné le peuple et chassé la lutte des classes au magasin des accessoires au profit des problèmes «sociétaux», du traitement des réfugiés aux droits des gays. Déplacement du curseur des luttes dangereux politiquement à long terme, car les inégalités objectives face au chômage et l'insécurité sont des sujets tabous joyeusement repris par la droite nationale. Non seulement la nature politique a horreur des espaces vides, mais cela démontre

surtout que la culpabilisation moralisante masque très mal une indigence idéologique dont le premier prix à payer est l'irresponsabilité. Comment en sommes-nous arrivés là ? Les chamailleries des « élites » autoproclamées servent de divertissement pascalien à leurs zélés serviteurs médiatiques dont le cynisme branchouille correspond très bien aux intérêts d'une classe d'affaires dirigeante qui a besoin d'une chose et d'une seule : que le peuple admette le consumérisme et le bonheur-performance comme horizon indépassable de notre temps. Oui mais voilà : nous sommes quelques-uns à penser et à écrire à contre-courant, à refuser de faire où l'on nous dit de faire, et à considérer l'aveuglement et le silence comme des complicités coupables. En chassant l'esprit de la responsabilité, on la vide de son sens. Le matérialisme est incapable de fonder à lui tout seul une morale, précisément parce qu'il réduit les êtres humains à des animaux sociaux incapables par définition de se déterminer selon d'autres critères que ceux de l'intérêt. Or, on a beau ajouter de l'être à l'être, on n'en fera jamais sortir le moindre devoir-être. Aucune description phénoménologique ou scientifique n'a jamais pu faire naître d'elle-même la moindre prescription morale, précisément parce que l'action morale suppose un positionnement de valeurs, de modèles ou d'idéaux au nom desquels agir et qui n'appartiennent pas à l'ordre des choses établi. La responsabilité est le centre névralgique de toute éthique, de tout droit, c'est pourquoi toute idéologie de la déresponsabilisation reflète les intérêts de ceux à qui profite ce crime de l'esprit.

Paradoxalement en apparence, la quête du bien-être à tout prix s'est pourtant accompagnée d'une grande passion pour l'étalage de l'intime. La confession religieuse supposait

la noblesse de la transcendance, la pudeur du secret et la rigueur du jugement. La frénésie du déballage corps et âme des vies sur les réseaux sociaux et l'appel incessant aux autorités politiques pour légiférer sur tout et rien exprime en fait une contradiction profonde entre la jouissance immature de l'irresponsabilité – *via* la culpabilisation de l'esprit – et un sentiment profond d'insatisfaction existentielle. L'inflation de l'appel à la « responsabilité » des politiques, des religieux, des juges, des médias, des enseignants, etc. nous dit bien quelque chose sur l'état d'urgence ressenti qui, lui, ne dit pas son nom. En abandonnant la lutte des classes et le sens de l'Histoire, la gauche est devenue gestionnaire, libérale ou libertaire. La droite hésite entre voir ses divisions et diviser son unité. Pendant ce temps, la société française coule et l'irresponsabilité prospère.

On peut toujours tenter de se rassurer à peu de frais en se laissant étourdir par les sirènes médiatiques de la culpabilisation et du jugement. On accuse et on juge à tour de bras avec le plaisir de salir les idoles d'hier. On imagine un nouveau paradis sur terre, en lorgnant sur le puritanisme protestant des pays nordiques : voici venue la vérité du déballage, la société de la « transparence ». Tout dire, tout montrer, tout savoir sur n'importe qui. Malheureusement, « l'idéal de transparence » est un idéal de méduse, un ersatz de valeur quand on a perdu toute spiritualité, un idéal régulateur au ras des pâquerettes parfaitement adapté à une société d'individus atomisés jusqu'au nombril et s'offrant une âme de « résistant » dans tous les combats gagnés d'avance. L'accusation des politiques sert de catharsis collective bon marché, à la mode quand on considère la « transparence » comme un signe d'honnêteté. Or, se montrer tout nu ne